

# Rochefort en août- septembre 1914

► Philippe Duprat

Comme partout en France la population rochefortaise a été surprise par la mobilisation mais s'est engagée dans la guerre avec patriotisme, sous le signe de l'« Union sacrée ». Mais très vite des inquiétudes se sont manifestées, malgré la censure ; les communiqués victorieux n'ont pu cacher les revers militaires qu'atteste l'arrivée massive de blessés.

Comment a été vécue le début de la guerre à Rochefort, arsenal maritime à la population ouvrière nombreuse et ville de casernes à forte tradition militaire ? Pour mieux cerner ce qu'a été l'atmosphère de cette période cruciale, nous disposons, outre la presse locale, du témoignage d'un Rochefortais, qui a écrit une sorte de journal tout au long de cette période, complété par celui d'un instituteur du Vergeroux<sup>1</sup>. Nous pouvons confronter ces témoignages à l'appréciation des autorités civiles et militaires à travers les rapports du sous-préfet de Rochefort au préfet de Charente-Inférieure, les ordres et le courrier du préfet maritime.

## Les sources locales

La première est le texte de Frédéric Arnaud, né à Muron en 1849. Après une carrière dans l'administration des Postes et Télégraphes de Rochefort, il est admis à la retraite avec le grade de commis principal. Résidant à Rochefort, il adhère en 1898 à la Société de Géographie dont il devient l'une des figures : « homme modeste et bon, chercheur avisé et savant, travailleur ardent »<sup>2</sup>, il fournit au bulletin de nombreux articles consacrés à l'histoire et à l'archéologie, en particulier sur Muron. Frédéric Arnaud est également un ancien combattant de la guerre de 1870, dont il rappelle incidemment les souvenirs cuisants dans la rédaction des notes quotidiennes

qu'il prend dès le début du conflit<sup>3</sup>, notes publiées dans le bulletin de la Société dès 1916<sup>4</sup>. C'est un lecteur des *Tablettes*, et ses opinions sont celles d'un conservateur modéré<sup>5</sup>.

Le deuxième témoignage est celui de Julien Aunis, instituteur au Vergeroux, dont les notes inédites<sup>6</sup> nous ont été communiquées par Jean Flouret<sup>7</sup>. Né en 1872 à Saint-Laurent-de-la-Prée, fils unique de petits cultivateurs, Henri-Julien Aunis passe son certificat d'études, quitte l'école, parvient, dans des conditions difficiles, à entrer à l'École normale d'instituteurs de Lagord, fait ses débuts d'instituteur stagiaire dans l'Oise, puis à Rochefort. Il est muté au Vergeroux en 1907, où il exerce comme titulaire chargé d'une école à classe unique. Entre-temps, il est initié à la loge de *L'Accord Parfait* de Rochefort, puis il suit ►

<sup>1</sup> Village situé immédiatement au Nord-Ouest de Rochefort.

<sup>2</sup> Notice nécrologique, *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, t. XXXVI, 1916, p. 267-268.

<sup>3</sup> Rédigées peut-être seulement à partir du 4 août, au lendemain de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France (voir plus bas).

<sup>4</sup> « 1914. Éphémérides de la Mobilisation à Rochefort », par Frédéric Arnaud, *BSGR, op. cit.*, p. 201-232.

<sup>5</sup> La mort le surprend le 16 octobre 1914, en pleine rédaction de ses notes.

<sup>6</sup> *Souvenirs vécus de la terrible guerre 1914-1919 – commencés à Rochefort le 20 octobre 1918*. Cahier manuscrit. Archives privées. Écrites à la fin de la guerre, ces notes sont marquées par le point de vue du vainqueur, mais restent pertinentes lorsqu'elles relatent un souvenir précis, notamment en août 1914.

<sup>7</sup> Petit-fils de Julien Aunis, Jean Flouret est l'actuel président de la SAHA (La Rochelle) et de la Fédération des sociétés savantes de la Charente-Maritime. Il a également publié une biographie de son grand-père, à laquelle nous nous référons pour cette présentation : « Henri-Julien Aunis, Instituteur public et Franc-Maçon (1872-1934) », *Actes du CHIMAS*, n° 5, août 2006, p. 25-32.



Julien Aunis, début 1915, coll. particulière

Guillaume-Léonce Duprat pour fonder la loge *La Démocratie* dont il devient le secrétaire. Républicain fervent de sensibilité radicale, instituteur dévoué (véritable « hussard noir de la république »), il est menacé dans son poste du Vergeroux par le maire conservateur nouvellement élu en 1912 : mais il demeure sur place grâce au soutien de sa hiérarchie et de ses amis francs-maçons. La mobilisation le surprend le jour même de la distribution des prix au Vergeroux<sup>8</sup>.

<sup>8</sup> Mobilisé en janvier 1915, blessé en Champagne en mars 1917 et décoré de la croix de guerre, il est nommé à Rochefort, la même année, au groupe scolaire Zola, où il prend sa retraite en 1928, reconnu comme « instituteur d'élite » par l'inspection académique. Il devient maire de Saint-Laurent-de-la-Prée en 1929. Il meurt après quelques semaines de maladie le 26 novembre 1934.

Par ailleurs, le journal local *Les Tablettes des Deux Charentes*, de tendance monarchiste<sup>9</sup>, montre comment la presse, très encadrée, informe la population sur la vie rochefortaise et les événements nationaux de cette période.

Quant aux rapports du sous-préfet au préfet<sup>10</sup>, complétés par les ordres et le courrier du Préfet maritime, chef de la place, le vice-amiral Amelot<sup>11</sup>, ils permettent de mieux cerner le point de vue et les préoccupations des autorités pendant ces semaines qui ont marqué l'histoire.

### Un début d'été paisible

Les deux témoignages ne sont pas centrés sur cette période antérieure, où un engrenage se met en place dans l'ombre à partir de l'incident originel, l'assassinat de François-Ferdinand, prince-archiduc d'Autriche-Hongrie, à Sarajevo le 28 juin par un nationaliste serbe. Ensuite la tentative de mise au pas de la Serbie par l'Autriche-Hongrie (soutenue par l'Allemagne) et le refus serbe (soutenu par la Russie) conduisent inéluctablement, avec le jeu des alliances (France, Grande-Bretagne) à la guerre qui se généralise au début du mois d'août.

Mais dans la France profonde, les événements de juillet sont ressentis comme lointains et ne suscitent pas d'inquiétude particulière dans l'opinion<sup>12</sup>. L'attentat de Sarajevo ne fait l'objet que d'un entrefilet dans les *Tablettes* du 30 juin, l'actualité politique (nationale et locale) étant orientée sur l'affaire Caillaux et sur les récentes législatives, qui ont vu l'élection à Rochefort, en mai 1914, du député socialiste Édouard Pouzet, dont Jaurès en personne est venu célébrer la victoire le 5 juillet dans une grande fête républicaine<sup>13</sup>.

Le 14 juillet 1914, les *Tablettes* traitent les affaires courantes, ironisant sur les députés de la Chambre qui n'aspirent qu'à partir en vacances, tout en rendant compte de la distribution des prix du lycée de Rochefort, sous la présidence du préfet du Var, et en présence du général

<sup>9</sup> Son rédacteur en chef, était fiché dans le carnet B comme dangereux militant de l'Action française.

<sup>10</sup> Archives Départementales 17, 4 M4/13.

<sup>11</sup> Service Historique de la Défense, Rochefort, ordres du PM (1914) : 2 A1/101, courrier du PM (1914) : 2 A3/395.

<sup>12</sup> Le sous-préfet avait jusqu'alors toujours noté que la population était calme et qu'elle n'avait pas manifesté contre la loi des trois ans (durée du service militaire) qui avait été au cœur du débat politique, opposant notamment les socialistes et syndicalistes pacifiques aux radicaux et conservateurs (rapport du 04-04-1913).

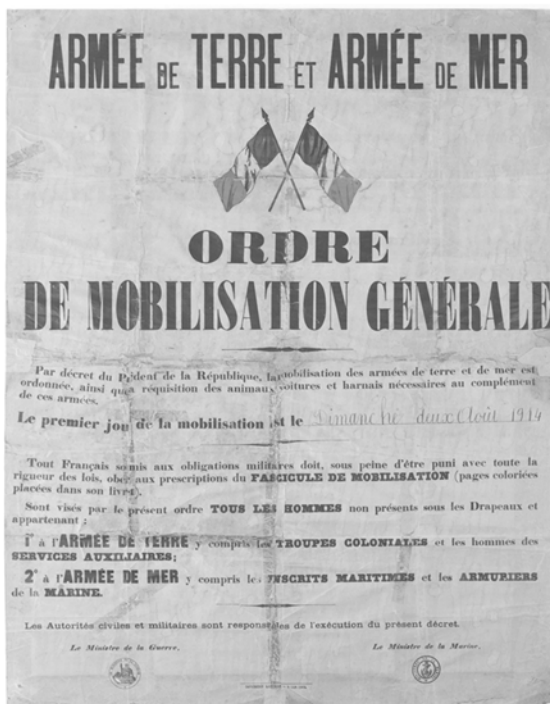
<sup>13</sup> Voir Alain Dalançon, « Les socialistes et Jaurès à Rochefort en 1914 », *Roccafortis* n° 54, septembre 2014, p. 7-28.

Rondony, commandant de la 3<sup>e</sup> brigade coloniale. Le 21 juillet, le journal local, fidèle à ses convictions réactionnaires, fustige le pacifisme du parti socialiste dont il dénonce « l'anti-patriotisme personnifié ». Bref, rien que de très habituel, avec le procès Caillaux qui continue d'occuper la une des journaux. Quant aux spectacles, si les cinémas ont effectué leur clôture saisonnière (l'Apollo le 7 juillet, l'Alhambra le 23), le Casino d'été poursuit ses représentations estivales sur le cours d'Ablois.

### Mobilisations : anxiété, détermination

Pourtant l'orage se rapproche : les événements se précipitent dans les derniers jours de juillet, avec la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie le 28 juillet, et la mobilisation de la Russie le 30. Le samedi 1<sup>er</sup> août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie et la France mobilise à son tour. Dans ce maelström, toutes les velléités pacifistes sont anéanties avec l'assassinat de Jaurès le 31 juillet.

Les premières pages des *Souvenirs* de Julien Aunis (« fin juillet 1914 », « La Mobilisation », « Août 1914 », « Septembre », « Octobre ») sont de courtes synthèses. Mais elles confirment que l'inquiétude (que manifeste Julien) n'était pas générale avant la toute fin du mois de juillet : « Dans mon entourage familial, on se moque de mes craintes. Mes pressentiments, malheureusement, ne devaient pas tarder à se réaliser ».



Affiche de la mobilisation, 2 août 1914, fonds J. Guénégan, AMR

Le journal de Frédéric Arnaud commence le 28 juillet, avec le constat que désormais, à Rochefort, « on ne parle que de la guerre possible », l'affaire Caillaux passant au second plan. Le 29, il note que « l'imminence du conflit produit une grande nervosité parmi notre population rochefortaise », la foule se pressant en masse sur la place Colbert dans l'attente des « dépêches de l'agence Havas qui, aussitôt leur arrivée, sont affichées au journal *Les Tablettes des Deux Charentes* » (30 juillet). Le 31, « la population est toujours anxieuse au sujet de la guerre qu'elle croit inévitable ». Chacun est suspendu aux nouvelles, et à Rochefort, tension et anxiété prédominent partout.

### La mobilisation en France

La journée du samedi 1<sup>er</sup> août est celle de l'ordre de mobilisation générale, annoncé par un télégramme en provenance de Paris en plein après-midi, « sur les 4 h 1/2, après une journée lourde et orageuse ». Julien Aunis rapporte ainsi l'événement : « Ce même soir, je venais de distribuer les prix aux enfants de l'école du Vergeroux, et, pour terminer, en chœur – tout vibrants d'émotion, nous avons chanté notre immortelle Marseillaise. À l'issue de cette petite fête, autrefois si joyeuse, j'avais enfourché ma bicyclette, et étais allé à la gare de Rochefort aux nouvelles. C'est en y arrivant que j'appris tout : la gravité de la situation et l'ordre de suspendre immédiatement tout transport civil sur les voies ferrées. Une sueur froide m'envahit tout le corps, je me mis à trembler et je ne sais comment je revins au village sans autre accident que quelques écorchures aux mains. Voulant répondre aux questions des ouvriers des Artifices<sup>14</sup> que je croisais sur mon chemin, leur journée finie, je m'étais tourné de côté, mes genoux avaient heurté le guidon, et comme c'était une descente, j'étais allé m'étendre sur la grand-route à plus de dix mètres devant ma machine. À la mairie, un gendarme à cheval avait apporté toutes les instructions et c'était déjà un remue-ménage peu ordinaire en vue du recensement des chevaux pour les jours suivants. C'est en pleurant que notre vieux garde-champêtre, le brave père Lorant, fit connaître aux habitants atterrés l'ordre de mobilisation qui devait demander tant d'années à être rapporté ».

<sup>14</sup> Ils reviennent de la poudrerie du Vergeroux, remontant en ville par la « grand route » de La Rochelle, très pentue au niveau de l'Intermarché actuel : c'est là que Julien Aunis les croise à vélo, perd l'équilibre et chute spectaculairement.

Ces attitudes d'étonnement, de stupeur, jusqu'aux « sueurs froides », et même la chute de vélo de Julien, correspondent à toutes les observations faites dans la masse de la population, notamment dans les campagnes : cette mobilisation reste, malgré toutes les appréhensions des jours précédents, une intense surprise dans toutes les catégories de la population, peu préparée à une telle déflagration après plus de 40 ans de paix. Dans les villes, cette stupeur est moindre, en raison des alertes multipliées par les journaux. D'ailleurs, la réaction de Frédéric Arnaud, le citadin, est nettement plus mesurée, telle qu'elle est rapportée dans son journal : « On appose partout des affiches faisant connaître que le premier jour de mobilisation est le 2 août. La guerre est maintenant inévitable ! À Rochefort cette nouvelle est accueillie par un patriotique enthousiasme ». Ce « patriotique enthousiasme » doit être nuancé : la formule apparaît mot pour mot dans les *Tablettes* du 4 août, rendant compte de la mobilisation à Rochefort, ce qui tend à indiquer que les notes de Frédéric Arnaud, du moins dans ces premiers jours, ont été rédigées après coup. C'est aussi un ancien combattant qui parle, et Rochefort se caractérise par son importante composante militaire. Un peu plus loin, Arnaud note tout de même : « Il règne une grande émotion [...] mais la confiance domine ».

Le même jour, le sous-préfet confirme dans son rapport au préfet : « La mobilisation s'est effectuée avec enthousiasme et la population est calme ; elle n'est même pas émue par les fausses nouvelles qui circulent déjà au sujet des événements extérieurs ». Quant au préfet maritime, il récompense avec une double ration de vin les « quatre-vingt rationnaires de l'hôpital maritime qui ont montré un zèle et une activité remarquables dans la préparation et l'envoi de matériel sanitaire à Bizerte (ordre du 7 août) » et établit une liste nominative du personnel méritant de la Boulangerie des Subsistances de la Marine « pour l'entrain et le dévouement infatigable dont tous ont fait preuve pendant les quatre premiers jours de la mobilisation (ordre du 14 août) ».

### La revanche ?

Arnaud cite également les paroles d'un jeune homme mobilisable : « Toute ma vie j'ai entendu parler de cette revanche qui n'arrivait jamais ; hé bien ! puisqu'il faut y aller, allons-y de bon cœur !... ». Cette idée de « revanche » (allusion à

la défaite de 1870<sup>15</sup>) est alors loin d'être répandue, même à Rochefort. Mais il est vrai que, comme dans beaucoup de villes, la résolution, l'entrain, voire l'enthousiasme se manifestent dès le soir du 1<sup>er</sup> août dans la cité de Colbert : « Tout Rochefort est dehors, acclamant l'armée ». Et ce n'est pas un hasard si, à 8 h ½, une retraite militaire<sup>16</sup> prévue depuis quelques jours et annoncée dans la presse, est suivie dans toute la ville par plus de 3 000 personnes au comble de l'excitation et chantant des airs patriotiques.



Le 3<sup>e</sup> RIC sortant de la caserne Joinville, fonds numérique M. Basse, AMR

### Une fièvre intense

Les jours qui suivent, Frédéric Arnaud souligne à plaisir « l'entrain » de tous les appelés qui affluent à Rochefort, « fermement résolus à faire vaillamment leur devoir ». Le 2 août, « la guerre est l'unique préoccupation, tout le monde est devenu belliqueux [...] : jusqu'aux enfants qui maintenant jouent à la guerre dans les jardins et les squares publics, sur la place Colbert, les cours Roy-Bry et d'Ablois.[...] Hier, sur le cours Roy-Bry, de nombreux enfants de 8 à 12 ans bombardaient à coups de cailloux une image grossière de Guillaume II, fixée à un tronc d'arbre ; chaque fois que l'un d'eux atteignait le but, c'était des cris de joie ».

<sup>15</sup> Dans les notes de Frédéric Arnaud, la notion de revanche apparaît çà et là, mais elle semble plutôt liée au parcours personnel du narrateur.

<sup>16</sup> Retraites, défilés, parades militaires font partie des réjouissances habituelles à Rochefort, attirant toujours un énorme public, comme le montrent les cartes postales de l'époque. Rappelons l'accueil délirant réservé au 57<sup>e</sup> RI faisant son entrée à Rochefort le 1<sup>er</sup> octobre 1913, par un arc de triomphe dressé à l'entrée de la ville, au niveau de la Porte Carnot.



Les soldats mobilisés et réservistes posent sur le Cours d'Ablois en 1915, AMR

Rochefort est une véritable ruche : l'animation, en ce début août, y est « extraordinaire ». Le « réconfortant enthousiasme » se poursuit dans une ville-clé de la mobilisation, bourrée de soldats de toutes les armes, avec la constante arrivée de détachements de réservistes, qu'on loge dans les casernes : « le 57<sup>e</sup> d'infanterie et le 3<sup>e</sup> colonial ont pris possession des Lycée, Collège, écoles, Théâtre, Apollo, Casino<sup>17</sup>, etc... ».

Les notes de Julien Aunis – dont il faut relativiser la spontanéité, puisqu'elles ont été rédigées à partir du 20 octobre 1918, à quelques jours de la victoire – évoquent, pour ces premiers jours, « une fièvre intense », puis un « enthousiasme indomptable ».

#### État de siège et patriotisme indomptable

Le 3<sup>e</sup> jour de la mobilisation (c'est-à-dire le 4 août), Julien est envoyé avec une équipe à Bordeaux, par la route en plusieurs étapes, pour une mission de recensement des chevaux. À cette occasion, il mesure « l'état d'esprit des popu-

<sup>17</sup> Le Casino d'Été interrompt ses représentations dès le 2 août : il accueille (avec l'Apollo et les écoles de la rue Zola) une partie du bataillon colonial basé à Marennes.

lations de nos campagnes. Partout, puisqu'il le fallait, disait-on, on ferait son devoir, on irait et on réglerait une bonne fois cette querelle. Il n'était pas possible de retarder davantage, et alors cela ne se passerait pas comme en 1870 ». Il note également les mesures liées à *l'état de siège*, décrété par le président de la République sur la totalité du territoire dès le 2 août, afin de permettre aux autorités militaires d'organiser au mieux la mobilisation, notamment en limitant les déplacements des civils et en réservant les voies ferrées aux transports de soldats, de chevaux et de matériel. Julien Aunis note « les premières précautions contre la circulation, les gardes à l'entrée et à la sortie des villages, et les chaînes tendues au travers des rues ». À Bordeaux, « une foule immense envahissait les rues et les terrasses des cafés, agitant des drapeaux et chantant nos refrains guerriers. Qui n'a pas vu cet élan patriotique des premiers jours, ne peut se faire une idée des ressources cachées de notre cher pays et de sa force invincible ». Il qualifie d'« inénarrable » son arrivée au quartier du train des équipages, très impressionné par « cette cohue de voitures de toute sortes et [...] ces milliers de chevaux hennissants ».

Le 4 août, à Rochefort, Frédéric Arnaud note : « Il y a dans nos rues un grand mouvement de véhicules de toutes sortes pour le service de la place, ces véhicules transportent des casernes aux locaux réquisitionnés le matériel d'habillement et d'équipement de la troupe. [...] Des commissions de réquisition de chevaux, voitures, charrettes, autos, etc. fonctionnent, depuis quelques jours déjà, sur les cours Roy-Bry et d'Ablois ; les chevaux proviennent de la ville et des communes les plus rapprochées<sup>18</sup>. [...] On a peut-être tort de priver totalement les ruraux de leurs chevaux ».

À Rochefort se concentrent également des milliers d'appelés et de réservistes, qui se joignent aux troupes constituées. Début août, deux régiments quittent la ville sous les acclamations de la foule, aux accents de la *Marseillaise* et du *Chant du Départ* : le 57<sup>e</sup> d'Infanterie, basé à Rochefort depuis 1913, « a conquis l'estime et l'affection de toute la population », qui l'accompagne massivement

<sup>18</sup> Tous les historiens soulignent la minutieuse organisation de cette mobilisation de masse, qui, au moyen de 5 000 trains réquisitionnés, a concentré aux frontières, entre le 2 et le 18 août, 1 700 000 hommes et leur matériel, répartis en 5 armées depuis la frontière suisse jusqu'à la frontière belge (voir : J.-J. Becker, S. Berstein, *Victoire et frustrations, 1914-1929*, Nouvelle histoire de la France contemporaine, t. 12, Seuil, 1990, p. 31-32).





Le départ des poilus en août 1914, tableau d'Albert Herter, 1924, hall de la gare de l'Est à Paris

jusqu'à la gare le 5 août à 2 h du matin. Quant au 3<sup>e</sup> Colonial, il part le 7, nécessitant trois trains entiers : « Nos braves coloniaux sont partis pleins d'entrain et bien résolus à venger leurs aînés de Bazeilles<sup>19</sup>. [...] Ce beau et vaillant régiment est enfant de Rochefort : à son départ, bien des yeux ont versé des larmes ! ».

Le 6 août, au tout début de l'engagement des troupes françaises, Frédéric Arnaud souligne l'optimisme général : « ici, tout le monde est plein de confiance dans l'issue de cette guerre formidable qui nous a été imposée ; M. Février, directeur du Casino d'été, a fait placarder sur son établissement une affiche en gros caractères, portant : *Relâche jusqu'après la victoire* ».

Cet optimisme est d'autant plus unanime que, sur ordre du préfet Maritime, les ouvriers des Constructions navales (classes 1905 à 1910) n'iront pas sur le front et qu'ils pourront toucher des heures supplémentaires (le dimanche) durant toute la durée du conflit<sup>20</sup>.

### **Août-septembre 14 : illusions et réalité**

#### **L'union sacrée**

Dans la population donc, après la stupeur et la consternation, la guerre est à peu près unanimement acceptée. Le 1<sup>er</sup> août, Frédéric Arnaud évoque la nécessité, « devant un pareil danger », de « l'unité morale de la France », en notant que « sous la poussée des événements, l'esprit public se transforme rapidement ; il semble qu'une nouvelle vie commence ». La formule de « l'union sacrée », qui apparaît dans le message présidentiel aux députés le 4 août, passe relative-

ment inaperçue dans un premier temps. Mais, comme on l'a vu, l'idée chemine rapidement, et ce qu'Arnaud appelle « l'union entre tous les citoyens » (10 août) se réalise sur le terrain au profit du « salut de la Patrie ».

Dès le début de la mobilisation, le mouvement pacifiste incarné par Jaurès et animé par les socialistes et la CGT, se rallie à l'idée de défense nationale face à l'agression, en constatant l'échec de la défense de la paix. Jaurès lui-même, avant son assassinat le 30 juillet, s'était prononcé en ce sens en cas d'éclatement de la guerre, tout en multipliant jusqu'au bout les démarches pour sauver la paix. Le 2 août, Frédéric Arnaud associe à l'esprit « belliqueux » généralisé « même, dit-on, les partisans de l'internationalisme ». Quant au député socialiste Édouard Pouzet, militant du parti socialiste SFIO et commis de marine, il adhère aussitôt à l'union sacrée, ainsi que la section socialiste et la CGT locales qui participent activement à la constitution d'un *Comité de secours aux familles victimes de la guerre* dès le 19 août, afin de venir en aide « aux personnes que la guerre prive momentanément de moyens d'existence, notamment à celles dont les soutiens sont appelés sous les drapeaux et qui n'ont pas droit aux secours prévus par la loi ». La solidarité s'exerce entre : les fonctionnaires civils, le personnel des chemins de fer de l'État, les officiers des divers corps de la Marine et de la guerre, les fonctionnaires et ouvriers de la Marine, les marins vétérans, le syndicat du commerce et de l'industrie, les clercs de notaire et avoués. Et c'est tout naturellement à la Bourse du travail, lieu habituel de réunion des ouvriers, que

<sup>19</sup> Ce régiment rochefortais s'était illustré dans la terrible bataille de Bazeilles les 31 juillet et 1<sup>er</sup> septembre 1870.

<sup>20</sup> Ordres du PM des 16 août et 3 septembre 1914.

s'organisent les secours<sup>21</sup>. Les réunions syndicales et des sociétés de secours mutuels sont autorisées sans difficultés par le préfet maritime. Mais il prête 25 révolvers à la police à la demande du maire, en cas de nécessité<sup>22</sup>...

Le 26 août, l'union sacrée est officialisée avec le remaniement ministériel de Viviani, qui élargit le gouvernement sur la gauche (entrée de deux ministres socialistes<sup>23</sup>) et sur la droite et centre droit avec quatre ministres nommés à des postes-clés<sup>24</sup>, sans aller jusqu'à intégrer des représentants de la droite catholique<sup>25</sup>, ce que semble regretter Frédéric Arnaud : « Le public ne sait pas encore pourquoi on a remanié le ministère ; on nous dit que dans la nouvelle combinaison, on a fait la trêve des partis<sup>26</sup>. On aurait dû alors prendre des hommes de tous les partis, ce qui n'a pas eu lieu » (27 août).

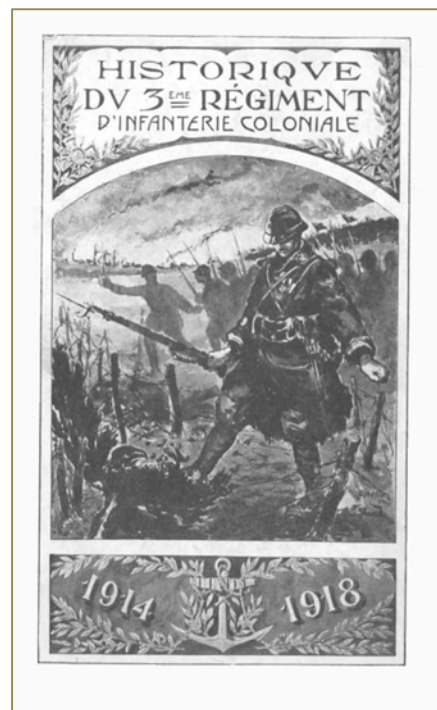
### Censure et propagande

Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France et envahit la Belgique dès le 4, jour où l'Angleterre entre en guerre à son tour. Le 5, les Allemands assiègent Liège, « qui résiste », note Arnaud.

#### *Des premières victoires au désastre militaire*

Très vite certains faits d'armes français sont mis en exergue dans les communiqués officiels, notamment, dès le 7 août au soir, la prise de Mulhouse, en Alsace, dont la portée symbolique fait mouche : le 9 août, la presse nationale s'en fait le vibrant écho, et Frédéric Arnaud note : « La prise de Mulhouse est le premier rayon de la victoire, l'enthousiasme est grand, on s'arrache les journaux, mais gardons-nous des illusions qui nous perdirent en 1870, craignons toujours un lendemain redoutable ! ». Mulhouse sera reprise deux jours plus tard (11 août : « On dit que des forces allemandes considérables nous obligent à évacuer Mulhouse<sup>27</sup>.»), mais cet épisode de guerre en dit long sur les illusions nourries par la population française en août 1914 – même si le vieux soldat ne semble pas dupe.

Car les grandes opérations de la « guerre des frontières » n'ont pas encore commencé, et le haut état-major a décidé de ne communiquer aucun renseignement précis aux civils : la campagne belge fait rage, et, malgré une résistance héroïque, au prix de lourdes pertes, les forteresses belges tombent les unes après les autres. À partir du 19 août, Joffre lance les grandes offensives de la « guerre des frontières », en Lorraine et dans les Ardennes, qui se soldent par un désastre avec des dizaines de milliers de morts quotidiennement<sup>28</sup>. Le repli général commence le 24 août et se poursuit jusqu'au 2 septembre : les Allemands sont à 60 km de Paris. L'espoir renaît seulement le 7 septembre, avec la contre-offensive de la Marne, qui s'achève le 12 avec un repli allemand de 60 à 70 km sur l'Aisne et l'Oise, et la stabilisation du front.



Brochure imp. Norbertine, Rochefort, 1920, Gallica Bnf

#### *L'absence d'informations*

Comment cette terrible période est-elle vécue à l'arrière ? En réalité, personne ne se rend compte de ce qu'il en est réellement au front. C'est que le ministère inonde les préfetures de télégrammes et de dépêches officielles accentuant une censure tous azimuts, comme, par exemple la confiscation des radios par destruction de « toutes les antennes et postes de télégraphie sans fil<sup>29</sup> ».

<sup>21</sup> Voir *La solidarité à Rochefort pendant la guerre 1914-1918*, publication de la SGR, 2014, p. 8-11.

<sup>22</sup> Courriers du PM du 1<sup>er</sup>, 20, 26 septembre ; ordre du 31 août.

<sup>23</sup> Jules Guesde et Marcel Sembat.

<sup>24</sup> Théophile Delcassé, Aristide Briand, Alexandre Millerand, Alexandre Ribot.

<sup>25</sup> Comme Albert de Mun ou Denys Cochin.

<sup>26</sup> Expression utilisée par les services préfectoraux, de préférence à « union sacrée ».

<sup>27</sup> La ville sera reconquise par l'armée d'Alsace le 19 août, et reperdue définitivement le 24.

<sup>28</sup> Pour la seule journée du 22 août, on compte 27 000 morts côté français. Le 3<sup>e</sup> RIC perd 696 hommes.

<sup>29</sup> Rapport du sous-préfet (4 août 1914).

Le poids de la censure et de la propagande se fait nettement sentir à travers le journal d'Arnaud<sup>30</sup> : « Sur ce qui se passe en Belgique, nous n'avons que peu de renseignements, encore sont-ils contradictoires (14 août) », « Le généralissime Joffre télégraphie au gouvernement les succès obtenus en Alsace-Lorraine. [...] À Rochefort, notre population espère de plus en plus la victoire ; les visages sont plus rayonnants qu'au début des hostilités (18 août) ». Le dimanche 23, en plein carnage, Arnaud note : « Les communiqués officiels ne donnent que des renseignements parcimonieux sur ce qui se passe en Belgique ; ils font connaître que l'action principale se déroule entre Namur et Charleroi, et qu'il y aurait sur toute l'étendue des succès et des revers de part et d'autre. »

Mais l'absence de nouvelles précises est génératrice de craintes : « À Rochefort, l'anxiété est grande, on voudrait savoir, [...] on a l'intuition qu'il se passe quelque chose de tragique et de douloureux que nous ne savons pas » (12 août). « On est inquiet à la pensée que tant de vies humaines sont sacrifiées ; les épouses et les mères vont dans les églises faire des offrandes et prier » (23 août).

C'est seulement le 25 qu'on prend conscience avec « consternation » d'un repli « sur nos lignes défensives », mais le 26 « le communiqué officiel dit simplement que le combat continue en Belgique et que l'impression est favorable ». Le 30 août, Frédéric Arnaud admet la gravité de la situation<sup>31</sup> : « L'entrée des Allemands en France, et la préparation de Paris à un siège, causent ici une certaine émotion, l'inquiétude grandit, on se plaint ». Le repli du gouvernement à Bordeaux le 2 septembre, « par mesure de précaution », note Frédéric Arnaud le 3, « a produit ici une impression de crainte à peine dissimulée » qui s'accroît jusqu'au 7, où les nouvelles deviennent moins laconiques : c'est le début de la bataille de la Marne.

<sup>30</sup> Les grands titres des *Tablettes*, entre le 20 le 24 août – au plus fort de la catastrophe, sont particulièrement évocateurs : « Nouveau combat, nouvelle victoire », « Une bonne journée » (reprise éphémère de Mulhouse), « La Curée – C'est plus qu'une victoire, dit le général Cherfils, c'est une curée qui se prépare, la curée de la bête allemande », « La situation générale est excellente, mais de part et d'autre les pertes sont énormes, la bataille ayant été acharnée », etc.

<sup>31</sup> Révélée brutalement à la population le 29 août, par un communiqué demeuré célèbre (« Situation inchangée de la Somme aux Vosges ») qui officialisait d'un coup l'énorme recul de l'ensemble du front. Arnaud n'y fait pas allusion.

## L'espionniste

La fièvre, l'enthousiasme, l'entrain du début du mois d'août, associés à la censure, à la propagande favorisent parfois des réactions irraisonnées et passionnelles, notamment une forme d'espionniste aiguë : on voit l'ennemi partout. Tout ce qui, de près ou de loin, présente un caractère germanique, est conquis : on assiste à des réactions collectives rappelant les mouvements de Grande Peur, comme celle de la Révolution (été 1789) ou celle des « brûleurs » de 1830 en Basse-Normandie. Les 5 et 6 août, la sous-préfecture fait état de plusieurs incidents qui ont failli dégénérer, comme l'arrestation à Rochefort d'un marin allemand sur un navire de commerce, relâché « aux fins de rapatriement ». Au Thou, la population indignée a pris à partie le curé qui avait vanté imprudemment les qualités des Allemands « au point de vue de la science » : « aussi ce prêtre a-t-il été invité à ne plus renouveler ses appréciations sur le peuple allemand ». À Rochefort, le même jour, les gendarmes ont dû disperser des soldats qui manifestaient dans la rue « à cause de l'inscription sur le mur d'un immeuble de la réclame des *Bouillons Kub* ». Le propriétaire a été prié de faire disparaître ladite réclame.

Le 31 août, au plus fort de l'inquiétude, il faut faire preuve d'optimisme : « à l'heure actuelle, note Arnaud, il est presque dangereux de manifester une opinion contraire ; les alarmistes sont considérés comme des traîtres à la Patrie ». Le 3 septembre, dans *Les Tablettes*, on assure que, contrairement à certaines allégations, « tous les spécialistes des arsenaux maritimes appartiennent à la nationalité française ».

## Inquiétudes sur le ravitaillement

Dès le 2 août, le maire de Rochefort s'inquiète de l'approvisionnement en farine, à cause de l'état de siège, et demande au préfet Maritime – qui détient tous les pouvoirs – de lui en céder. Celui-ci lui répond par une fin de non-recevoir, en développant une subtile distinction entre « état de siège » et « ville assiégée », ce qui n'est pas le cas de Rochefort...

Toutefois la peur de manquer est réelle. Frédéric Arnaud signale le 10 août des augmentations abusives des « prix des denrées nécessaires à la vie » et « des plaintes adressées à la municipalité ». Le 12, la sous-préfecture soupçonne et surveille, chez un grainetier de Rochefort, un trafic de « haricots vieux » passés





Les blessés à l'hôpital maritime, fonds numérique M. Basse, AMR

« dans du son mouillé pour leur donner bonne apparence ». Le 18, « on dit que les vivres ne manqueront pas cette année, dit Arnaud ; mais l'année prochaine, si la guerre n'est pas finie, la vie matérielle sera plus chère ». C'est dans ce contexte d'une crainte d'un accroissement probable de la misère, que se crée, entre autres, le *Comité de secours* de la Bourse du travail.

### Les pertes humaines dissimulées

Dans cette courte période d'août-septembre, l'opinion ignore à peu près tout de l'horreur du champ de bataille, de la terrible saignée de la guerre des frontières. La notion de pertes, de morts et de blessés, reste irréaliste : elle se limite longtemps à une sourde menace. Pendant les trois premières semaines, on ne voit à Rochefort ni mort, ni blessé. La première annonce, dans la presse, d'un Rochefortais tué au combat n'apparaît que le 20 août, la deuxième le 27, soit deux morts<sup>32</sup> en tout pour le mois d'août ! Pour septembre, on recense à peine une petite dizaine de « morts au champ d'honneur », presque tous des officiers. Chiffres sidérants si on les rapporte à la réalité : entre le 10 et le 31 août 1914, on compte au moins 65 morts rochefortais, dont plus de la moitié tombés dans les combats de Rossignol, près de Charleroi, le 22 août<sup>33</sup>, soit plus de 100 morts en août et septembre, sans compter les soldats des régiments attachés à la ville !

<sup>32</sup> Pierre Dupriez, ingénieur civil, caporal, tué le 10 août dans les Vosges à 23 ans ; Marc Mortreuil, lieutenant-colonel du 3<sup>e</sup> RIC, mort le 23 août à l'infirmerie de gare de Sedan à l'âge de 52 ans.

<sup>33</sup> « État des soldats morts ou disparus, 1914-1920 », archives en ligne : <http://www.archives.ville-rochefort.fr>. (consulté le 8 décembre 2014).

Bien évidemment la censure s'exerce pleinement dans le domaine de la publication du nombre de tués, et les familles devront parfois attendre de longs mois avant d'apprendre la terrible nouvelle. Par ailleurs, il y a d'innombrables disparus : ainsi par exemple, un officier supérieur bien connu à Rochefort, le général Rondony, commandant de la 3<sup>e</sup> brigade d'infanterie coloniale, « dont on était sans nouvelles », et qui, selon Frédéric Arnaud, le 2 septembre, « serait en bonne santé et n'aurait aucune blessure », information reprise le 5 dans les *Tablettes*.

Sa mort « héroïque » à Rossignol, le 22 août, ne sera officialisée que le 10 octobre<sup>34</sup>. Pour beaucoup d'autres, l'officialisation du décès survenu lors de ce terrible mois d'août interviendra plusieurs mois, voire plusieurs années après. Tout au long de la guerre, les chiffres des pertes seront tenus rigoureusement secrets pour maintenir le moral des Français.

Quant aux blessés, innombrables sur les champs de bataille, les Rochefortais ne commencent à en voir arriver que le 26 août, juste après la boucherie des journées précédentes, notamment à Rossignol : « Ce matin, vers neuf heures, j'ai assisté à l'arrivée d'un convoi d'environ 1 100 blessés, provenant des champs de bataille de la Belgique ; à la gare, les autorités civiles, militaires et maritimes présidaient au débarquement ; c'était navrant ! Ces blessés furent répartis entre les divers hôpitaux de la ville ; pour les transporter, on avait dû réquisitionner des véhicules de toutes sortes. Une foule nombreuse et compatissante était massée sur tout le parcours ». Frédéric Arnaud poursuit sa description en relevant l'extrême fatigue de ces hommes, « dans le train depuis deux jours et deux nuits. [...] Certains, tombés entre les lignes des combattants, sont restés longtemps sans secours. Brisés par la fatigue et les souffrances, affaiblis par les pertes de sang, ces malheureux font peine à voir ». En septembre, Rochefort accueille 751 blessés (dont 127 Allemands) répartis en cinq convois. Malgré tout, les gens ne sont pas dupes : on soigne régulièrement 1 200 à

<sup>34</sup> Le bulletin de la SGR lui rend hommage dans une notice nécrologique détaillée en 1916, juste après celle consacrée à Frédéric Arnaud, *BSGR, op. cit.*, p. 208-210.

2 000 blessés à Rochefort (2 hôpitaux principaux, 12 hôpitaux auxiliaires) et dans les environs (Tonnay-Charente, Fouras, Aigrefeuille, Surgères, Marennes), dont plusieurs dizaines décèdent des suites de leurs blessures et sont enterrés au cimetière de la marine, où le *Souvenir Français* leur assure une tombe décente : « Hier, j'ai suivi l'un de ces convois jusqu'au cimetière de la marine : ce champ de repos, si abandonné en temps ordinaire, est actuellement beaucoup mieux entretenu ; les Français sont enterrés dans la partie sud-ouest du cimetière, chaque jour des mains pieuses couvrent leurs tombes de fleurs, toutes sont surmontées d'une humble croix de bois peinte en noir où on lit le nom, le grade et les indications du régiment » (29 septembre).



Cimetière de la marine, 1914-1915, Fonds numérique M. Basse, AMR

La seule horreur largement divulguée par la propagande, dès le 17 août, est celle des « atrocités » commises par les soldats allemands, « faits abominables [...] officiellement recueillis et contrôlés » : « ils se livrent à d'horribles et sanguinaires vengeances en achevant nos blessés, en fusillant de paisibles habitants » en Belgique<sup>35</sup>. Le 19, Arnaud note que « les Allemands du XX<sup>e</sup> siècle sont aussi barbares et inhumains que leurs ancêtres les Huns ! » : thème régulièrement développé dans les journaux, et souvent repris par Frédéric Arnaud dans ses notes.

#### Les prisonniers allemands à Rochefort

Les premiers prisonniers (tous officiers, parfois blessés) arrivent à Rochefort le 30 août : « ils ont été hués ! », note Frédéric Arnaud, ajoutant « qu'il ne sera pas possible de les maintenir à Rochefort » en raison du patriotisme exacerbé de la population face à leur « morgue », surtout après les crimes de Belgique. Le 21 septembre, il signale qu'à l'arrivée de 8 nouveaux officiers (logés dans la caserne de la rue Chanzy), l'hostilité de la foule a nécessité l'intervention de la gendarmerie. Le 24, le sous-préfet rapporte une aggravation de la situation, puisque c'est une foule de 300 personnes « nettement hostiles », qui accueille un nouveau convoi « aux abords de la gare ». Deux jours plus tôt, 300 personnes bien informées attendaient 4

officiers qui se rendaient aux bains de la rue Chanzy. Il a fallu les faire sortir en catimini par la rue Thiers. Le sous-préfet parle d'une population rochefortaise « très surexcitée » et craint que les prisonniers allemands « ne soient l'objet de sévices ».

#### Conclusion

En août 14, la mobilisation, exceptionnelle (1 700 000 h envoyés sur le front en 15 jours), s'accompagne d'un terrible échec humain de la guerre de mouvement (plus de 200 000 morts et disparus) : à l'arrière – l'exemple de Rochefort le démontre – la population adhère presque immédiatement et de façon quasi unanime à l'idée de défense nationale face à l'agresseur, et d'« union sacrée » des forces politiques. En même temps, cette population, qui paie le prix du sang, ne mesure pas encore la dimension de la tragédie, tenue dans l'ignorance de l'horreur du front par une censure quasi-totale sur les faits de guerre. Dans cette courte période, plus que le gouvernement, c'est le haut état-major, avec Joffre, qui assume la conduite de la guerre ■

<sup>35</sup> Une large publicité sera faite de certains faits de ce type, effectivement avérés.

